



A. L. : Pas du tout. Beaucoup de gens ont dit que ce film a rendu célèbre « Ten Years After », mais ce n'est pas vrai. Nous remplissions les salles de concert avant « Woodstock ». Tout ce qu'a fait « Woodstock » fut d'attirer les gens vers le côté périphérique dans notre musique. Les salles de concert devenaient trop pleines, les gens plus jeunes n'essayaient pas d'écouter la musique, mais venaient seulement pour s'amuser. Et dans un sens, la même chose arrive ici. Il est très difficile de se concentrer sur la musique à cause du tohu-bohu dans la salle.

S. R. : Etes-vous amer ?

A. L. : Non, mais honnêtement, d'être assis ici, à Hambourg, et de penser que je vais jouer un « set », le même que j'ai joué hier soir, et le même qu'avant-hier soir, cela m'apparaît comme une perte de temps précieux, parce que j'aimerais beaucoup mieux être en train de créer, plutôt que refaire les vieux titres. La satisfaction que je trouve dans la musique est dans la création et non pas dans le fait simple de la jouer. Cette répétition est, j'en suis sûr, la pire chose de mon existence.

S. R. : Comptez-vous faire des tournées avec de nouveaux musiciens ?

A. L. : C'est possible, mais je ne me suis pas encore tout à fait décidé. Dans mon studio, je suis sûr de vouloir enregistrer tout le temps, parce que mon intérêt le plus important actuellement est le travail en studio. Peut-être ferai-je une tournée avec Mylon, peut-être tout seul. Avec « Ten Years After », nous ne projetons plus rien avant février prochain. Nous n'allons pas nous séparer, nous laissons les choses comme elles sont jusqu'en février 75, et nous nous réunirons pour voir ce qu'il va arriver. Si la même situation se reproduit, je n'aurai plus beaucoup d'espoir. Mais peut-être quelque chose se produira et fera renaître notre intérêt.

S. R. : Est-ce que vous pensez que la même crise pourrait arriver aux autres groupes, comme Led Zeppelin par exemple ?

A. L. : Oui. Quand on a joué pour un groupe pendant neuf ou dix ans, on perd l'intérêt. (...)

Je pense que maintenant il n'existe pas de nouveaux musiciens qui soient de premier ordre. Quand j'ai commencé à jouer de la guitare, ma motivation était la musique. Aujourd'hui, je pense que la motivation est de devenir une « rock n' roll star » plutôt qu'un musicien. Ils aiment les gimmicks, les grands spectacles, l'éclairage spectaculaire, et les explosions, et la musique n'est plus le principal intérêt. Je crois que la musique aujourd'hui tourne en rond et retourne vers 1956, au temps des gimmicks, du « pop » ; moi-même, je n'aime pas le « pop ». Il n'y a pas beaucoup de musiciens sérieux, sauf Mahavishnu Orchestra. Leur musique est très en avance, et un peu au-dessus des têtes du public normal. Je crois que les groupes comme ceux-ci vont remplacer « Ten Years After ».

S. R. : Vous pensez que la « rock scène » est en train de mourir lentement ?

A. L. : La « music scène » est en train de mourir. Le rock est devenu tout en paillettes, ce qui ne me plaît pas. Avec Bowie et les autres la musique n'est pas importante, c'est le spectacle qui compte. Les vrais musiciens se cachent en ce moment ; ils ne veulent plus jouer pour des

foules hurlantes, ils préfèrent rester chez eux. Si on est vraiment concerné par la musique, on ne veut pas jouer pour dix mille personnes, dans une salle où le son est mauvais. Je préfère jouer pour trois ou quatre mille personnes où tout le monde peut bien entendre et bien voir. Mais souvent il arrive que les plus jeunes descendent près de la scène à la fin et les gens de derrière ne voient plus rien. Puis c'est la confusion ! (...)

Il y a trois ou quatre ans, j'aimais bien Pink Floyd. Il y a trois ou quatre ans, l'underground n'était pas motivé. L'underground en ce temps-là c'était des musiciens qui voulaient jouer leur propre musique, et non pas la musique commerciale. Malheureusement, l'underground est devenu à la mode, et tous les nouveaux groupes ont commencé de jouer « underground » : les Tremoloes se sont fait pousser la barbe et ont dit qu'ils étaient « heavy ». De nouveaux groupes dits « underground » sortaient chaque semaine, et la situation est devenue vraiment confuse. La musique folk est « underground » maintenant. Ce sont les gens du « music business » qui gâtent tout : quand ils pensent qu'un groupe peut leur faire gagner de l'argent, ils décident de le vendre. Maintenant ils ont décidé que le « folk » allait être populaire. Cela durera un an, reviendra à ce que c'était avant, mais moins bien. La pensée des salles aux Etats-Unis pour trente mille personnes m'affole. Je ne peux pas comprendre comment quelqu'un qui se trouve à un kilomètre de la scène peut trouver du plaisir. Pour la prochaine tournée, nous allons essayer de jouer deux fois de suite dans des salles moins grandes, pour quatre ou cinq mille personnes.

S. R. : Avez-vous joué de la guitare acoustique en scène ?

A. L. : Oui, au Rainbow. Et nous avons essayé avec Ten Years After, et le public a commencé à parler et à faire du bruit.

S. R. : Vous sentez-vous dans l'impasse ?

A. L. : Non, parce que je sais exactement ce que moi je veux faire. Un musicien n'est pas nécessairement un amuseur, mais je suis d'accord que la musique doit être divertissante. Maintenant on donne un spectacle pour faire un divertissement. Je préférerais être un lead-guitariste dans l'ombre d'une « rock n' roll star ». Je voudrais enregistrer plus avec des musiciens différents, parce que comme ça j'apprendrais, et je pourrais me consacrer à la musique, plutôt qu'au cirque du rock n' roll. Maintenant je me trouve avec trente ou quarante concerts à jouer avant juillet et plus rien à dire qui n'a pas été dit avant. Il paraît que le public ne remarque pas mon indifférence. C'est déroutant quand les gens après un concert me disent que c'était formidable, quand je sais fort bien que j'ai mal joué. Le danger est qu'on peut perdre contact avec le public et devenir de plus en plus intime avec les autres musiciens. C'est pourquoi je veux faire des choses différentes : au Rainbow je ne me suis pas ennuyé, mes émotions étaient comme celles d'il y a dix ans. Il y avait la possibilité de l'imprévu, tandis que maintenant sur scène je suis un robot. J'appuie sur un bouton pour me mettre en marche. C'est déprimant...